



HERMANN

SARAJEVO-TANGO

DUPUIS

COMMENTAIRE



e récit de fiction a été conçu sur base de faits réels s'étalant entre mai 92 et janvier 95.

Quand Sarajevo fut bombardé le 27 mai 1992 et que l'Onu, trois jours plus tard, condamna cette agression serbe en Bosnie, je faisais encore partie de l'immense troupeau des

gens qui avalent placidement tout ce que leur servent les médias. Encore que l'après-guerre du Golfe avait vu le bel édifice de la crédulité publique se lézarder quelque peu.

Quoi qu'il en soit, pendant cet été de 1992, je voulais croire que la présence des Nations unies en ex-Yougoslavie allait au moins empêcher une répétition de la terreur qui avait déjà ensanglanté Vukovar et d'autres localités de l'est de la Croatie.

Hélas, je fus très vite gagné par un sentiment de malaise qui devait aller croissant car, malgré les exactions de plus en plus criantes des Serbes, la communauté internationale s'efforçait "diplomatiquement" de mettre sur le même pied assassins et victimes. Pire encore, même la langue de bois des hauts responsables laissait transparaître un réel penchant pour les tueurs.

Face à une telle hypocrisie, on se demande si l'on rêve. A Sarajevo, la mère de mon ami et agent, Ervin Rustemagic, avait été abattue sur le seuil de la maison de retraite qu'elle occupait avec d'autres personnes âgées, massacrées elles aussi. Quelques jours plus tard, les chars serbes ravageaient la maison et les bureaux d'Ervin.

Non, je ne pouvais plus faire partie du troupeau des gens qui acceptent sans jamais la mettre en cause n'importe quelle déclaration des pharisiens en place, du moment qu'elle est officiellement propagée. En même temps, je découvrais d'un peuple ses représentants paranoïaques, animés d'une haine d'un autre âge, d'une hystérie nationaliste que rien ne semble devoir arrêter dans sa rage meurtrière. Camps de concentration, bombardements aveugles de civils, interventions des snipers, ces courageux tireurs embusqués. Aux commandes, le général Ratko Mladic, maître d'œuvre de la sanglante purification ethnique menée par les Serbes en Croatie, et le docteur poète-boucher Radovan Karadzic, que la sainte église orthodoxe de Grèce devait élever au rang de Chevalier de l'Ordre souverain de Saint-Denis de Zante au cours de l'été 93 pour son œuvre de paix en Bosnie (!), haute distinction qui avait déjà été décer-

née à John F. Kennedy et à Albert Einstein.

C'est dans ce climat que, avec l'aide de quelques amis, j'ai mis le pied dans les coulisses du pouvoir à la recherche d'un moyen susceptible d'arracher à l'enfer Ervin, sa femme et leurs deux enfants, en passant par le politique et l'humanitaire — Bernard Kouchner en France, par exemple. Ce ne fut qu'une succession de promesses non tenues sur fond d'horreurs et de mensonges, de tueries répétées. Le Serbe ne se tenait plus. Bombardements des zones de sécurité sans aucune réaction de l'Onu. Ah, si, pardon : Boutros Boutros-Ghali envoya une lettre de protestation.

La boucherie continuait. Je suivais, atterré, l'odieuse farce des fonctionnaires négociateurs au service des Nations unies, les lord Owen, Yasushi Akashi et autres acteurs de cette sinistre comédie. Les interviews du genre Je-te-tourne-autour-du-pot des généraux bleus, MacKenzie, Morillon, Rose, me donnaient la nausée. Il fallait ménager le Serbe. Et lorsque ce dernier allait un peu trop loin, l'Ouest envoyait pour la galerie ses spectaculaires porte-avions en Adriatique sans aucun souci du ridicule. Quand d'aventure l'Otan frappait, c'était pour s'en excuser tout de suite auprès du président serbe, Slobodan Milosevic, principal instigateur du fiasco yougoslave, en promettant de ne plus recommencer.

Au moment où j'écris ces lignes, la radio annonce que les Serbes envahissent Srebrenica, déclarée "zone de sécurité" en avril 93 afin de protéger les populations civiles musulmanes. Et voici que, deux ans plus tard, les surhommes de Karadzic procèdent à l'épuration ethnique de la ville "sous", dit le speaker, "le regard impuissant des Casques bleus". Interrogé, le Secrétaire général de l'Otan émet sur un ton tranquille et péremptoire quelques commentaires totalement sans intérêt. Ecœuré, j'ai coupé le son.

Je ne suis pas naïf au point d'imaginer que *Sarajevo-Tango* puisse changer quelque chose à une situation dont les principaux ressorts sont la haine, la folie, la soif de pouvoir, la compromission et l'argent — le sale fric, le fric sale. On m'a laissé entendre quelquefois, amicalement ou non, que j'avais une grande gueule, et je me suis dit que c'était le moment de l'ouvrir. Voilà pourquoi j'ai écrit et dessiné *Sarajevo-Tango*. C'est tout. Primo Levi a dit à peu près ceci : "Des salauds, il y en aura toujours; les monstres, ce sont ceux qui laissent faire".

En octobre 93, Ervin est devenu citoyen slovène, et c'est en Slovénie qu'il vit aujourd'hui avec toute sa famille.

Hermann,
Bruxelles, le 10 juillet 1995.

Ivo Knezevic, ministre bosniaque de l'Information, dira : "Depuis dix mois, les Européens nous observent, nous supervisent, nous recensent, nous nourrissent, nous classifient, mais il aurait été plus judicieux de nous aider". Et il ajoutera : "Mon fils de quatorze ans a écrit ce matin dans son journal intime : *Je hais l'Europe*. Je pense que la jeunesse bosniaque, qui s'identifiait à la jeunesse italienne ou française, conservera toute sa vie cette désillusion."

Cité par Gabriel Plisson,
Mourir pour Sarajevo,
Editions In Fine, 1994.



**Il n'y a pas de message.
Seulement un cri d'indignation
jailli du cœur et des tripes.**

L'histoire

Elle se déroule à Sarajevo.

En échange d'un paquet d'argent, Zvonko Duprez, ex-légionnaire travaillant à son compte, va tenter de ramener une fillette en Suisse, dans les bras de sa mère. Pour une sordide question d'héritage, le second mari de la riche dame ne souhaite pas que cette opération de sauvetage réussisse et lance un tueur aux troussees de Duprez. Entre les obus qui explosent dans la ville, le tueur dont Duprez ignore l'existence, les balles anonymes et mortelles des snipers, le froid glacial de l'hiver, le manque de vivres et de médicaments, l'impuissance concertée des puissants, c'est l'aventure qui mène la danse.

Mais plus que jamais, la réalité dépasse la fiction. Et Sarajevo, c'est aujourd'hui et maintenant.

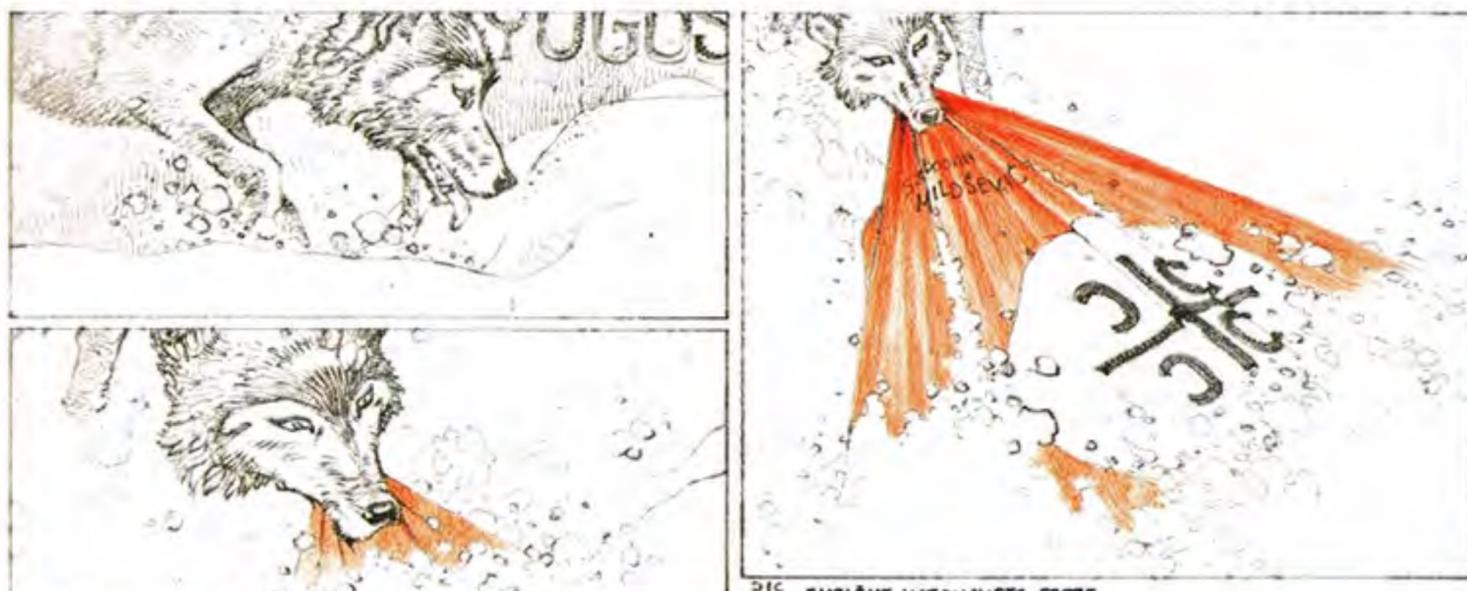
L'indignation

Le moteur de cette bande dessinée, dont le contenu dépasse de loin le livre d'images conçu a priori pour divertir, c'est bien l'indignation.

Indignation. Indignation. Indignation.

On peut cependant se poser cette question : que peuvent avoir de commun le drame de Sarajevo et l'apparente innocence d'une fiction en forme de bande dessinée, avec ses personnages de papier ?

Le présent tiré à part, exclusivement destiné à informer Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs



EMBLÈME NATIONALISTE SERBE.



D'ABORD, IL Y
EUT VUKOVAR
DUBROVNIK...

ET D'AUTRES ENCORE...



DESSIN EXÉCUTÉ D'APRÈS UNE PHOTO DE RON HAVIN, © SABA/RÉA.

Je me rappelle une rencontre inopinée avec un diplomate français, en octobre 1991. (...) Nous lui exprimons notre indignation et protestons contre l'aveuglement — nous ne disons pas encore hypocrisie — de la politique française et européenne. Ce diplomate affable, non dénué d'humour, nous interrompt sèchement : "Ne dramatisez pas toujours tout (...) et n'ayez aucune crainte, le Quai d'Orsay et l'Élysée suivent cette guerre de plus près que vous ne semblez le croire. Au cap des mille morts (...), la France et la Communauté européenne n'hésiteront pas à prendre leurs responsabilités. Nous savons tout de même ce qu'est l'Europe!" Au soir de cette affirmation désopilante, quinze mille personnes ont déjà péri en Croatie.

Jean Hatzfeld,
L'air de la guerre,
Editions de l'Olivier, 1994.

les libraires (*), constitue précisément une première partie de la réponse à cette question. La seconde partie figurant dans *Sarajevo-Tango*.

L'origine

Bien qu'il n'intervienne en rien dans *Sarajevo-Tango*, Ervin Rustemagic en est pourtant le point de départ, le détonateur. Proche ami d'Hermann, agent d'édition dans le domaine international de la bande dessinée, bien connu en cela dans de nombreux pays, il est retenu à Sarajevo avec sa femme et leurs deux enfants dès le début des hostilités. Ils y reste-

ront coincés durant un an et demi.
Ils s'en sont sortis (*).

La situation

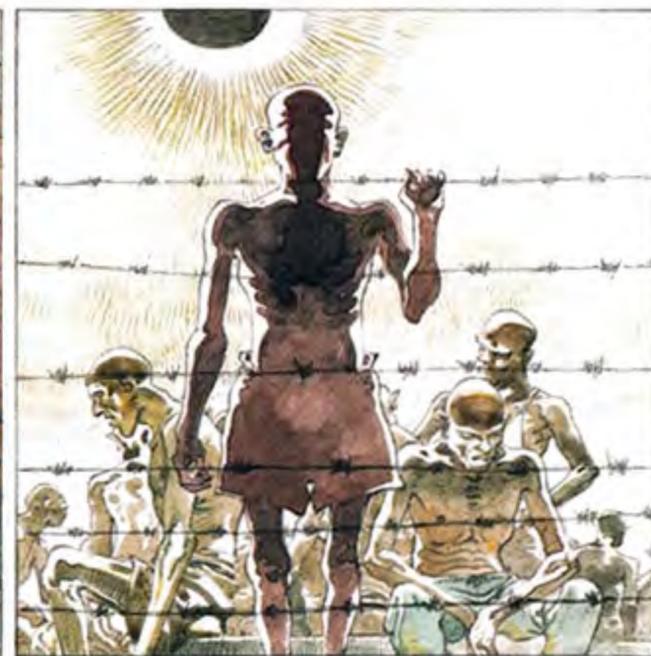
Pendant ces quelque dix-huit mois, Ervin communiquera avec Hermann par télécopieur principalement. Les messages sont souvent à la limite de la lisibilité, due aux baisses de tension du courant électrique, quand ce ne sont pas les pannes qui interrompent l'envoi.

(* Toutes les informations complémentaires concernant cet ouvrage exceptionnel (format, nombre de pages, date de mise en vente, etc.) figurent plus loin, en 4e page de couverture.

(* Ervin Rustemagic a fondé à Sarajevo et dirige toujours aujourd'hui, depuis Celje, en Slovénie, l'agence "Strip Art Features". Hermann lui a confié l'exploitation des droits de *Sarajevo-Tango* pour toutes les langues autres que le français et le néerlandais.

L'administration américaine a soutenu, au moment de l'intensification des attaques de l'artillerie sur Gorazde, qu'elle ne ferait rien. Qu'est-ce que c'est sinon l'encouragement des attaquants ? Le ministre français Alain Juppé a affirmé que, pour la France, la ligne rouge passait par le Kosovo. Que voulait-il dire d'autre sinon que tout était possible avant le Kosovo ? Quand le président Mitterrand a déclaré : "Je ne veux pas ajouter la guerre à la guerre", qu'est-ce que cela pouvait signifier sinon : "Vous pouvez frapper autant que vous le voulez sans craindre la punition" ? C'est plus que de la lâcheté. C'est plus que Munich avant la Seconde Guerre mondiale.

Bernard-Henri Lévy, cité par Zlatko Dizdarevic et Gigi Riva, *J'accuse l'ONU*, Calmann-Lévy, 1995.



SARAJEVO - TANGO

Hermann



Comme tant d'autres à Sarajevo, Ervin et les siens auraient pu mourir. C'est ça qui a mis Hermann en boule.

Les nouvelles tiennent en quelques mots, toujours les mêmes : obus, bazookas, grenades, snipers, incendies, ruines, blessures, sang, mort, caves, obscurité, espoir, désespoir, femmes, enfants, vieux, maladies, peur, hiver, froid, faim...

Ce sont des mots de guerre. Ce sont des mots de fin du monde. Les condamnés sont tous innocents.

L'obsession

A cette époque, impossible de parler plus de deux minutes avec Hermann sans qu'Ervin et Sarajevo ne viennent sur le tapis. Que faire pour venir en aide à Ervin ? Comment les arracher, sa famille et lui, à la sanglante folie de Sarajevo ? C'est réellement une question de vie ou de mort.

Hermann ne pourra s'en débarrasser. Elle va sans cesse lui tarauder l'esprit, jour et nuit.

L'obsession.

En même temps, il découvre, peut-être de manière plus aiguë que la plupart, l'impitoyable rouleau compresseur de la connerie humaine, niant l'intelligence, ignorant la compassion, écrasant à Sarajevo comme ailleurs dans le monde des millions de victimes dont la seule faute grave est d'être nées à tel ou tel endroit de la planète et à notre époque.

La colère

Au fur et à mesure qu'Hermann multiplie les démarches officielles ou non pour tirer Ervin



Les Européens ont tout trahi. Ils ont trahi leur propre parole en tolérant l'agression de la République bosniaque par eux reconnue et admise à l'Onu le 22 mai 1992. (...) Ils ont trahi l'esprit d'une cinquantaine de résolutions votées par eux au Conseil de sécurité depuis 1991, et qui, toutes, comiquement, se terminent par cette formule rituelle : le Conseil de sécurité "décide de rester activement saisi de la question jusqu'à ce qu'intervienne une solution pacifique."

Claude Julien,
Suicide abdication morale en Bosnie,
Le Monde diplomatique, n° 22.

Rustemagic et sa famille de leur prison, généralement face à un intérêt poli ou plus carrément à l'indifférence affichée, quand ce n'est pas aux promesses formelles mais non tenues, sa colère naît et couve.

L'absence de résultats tangibles et les informations reçues en direct depuis Sarajevo sous les bombes ne font qu'irriter Hermann davantage. Comparée aux nouvelles que diffusent les médias, la situation réelle au jour le jour et de source sûre au cœur de la ville assiégée ne fait que renforcer chez lui les sentiments d'urgence et d'impuissance.

Et la colère.

L'indifférence

La langue de bois, les vaines promesses, la trahi-

son des engagements, l'attitude des hautes instances de l'Onu et des chefs d'Etats occidentaux ou de leurs représentants, ne dissimulent pas le "rien dire et laisser faire".

Des gens importants — du moins en titre — et proches de nous sont informés, sollicités, promettent, oublient, font la sourde oreille, car Hermann adressera tous azimuts et sans succès de pressantes demandes d'intervention en faveur d'Ervin Rustemagic et des siens. Demandes qui, le plus souvent, ne susciteront pas même la simple honnêteté ou la politesse d'une réponse, fût-elle négative.

Et, tandis que depuis Sarajevo on meurt chaque jour en direct sur nos écrans de télé entre variétés et matchs de foot, l'attention du grand public

"Tout individu a droit à la vie, à la liberté et à la sûreté de sa personne."

Déclaration universelle des Droits de l'homme, article 3, 1948.

"En tolérant que les tanks et les Kalachnikov redécoupent les frontières et légitiment les pouvoirs au cœur du Vieux Continent, vous créez un dangereux précédent. (...)

Vous porterez devant l'Histoire une responsabilité redoutable. Vous serez le président français qui, désarçonné par la fin de la guerre froide, aura contribué à l'ouverture des portes du temple de Janus, laissant s'épancher et prospérer la peste des guerres chaudes."

André Glucksmann,
Lettre ouverte à François Mitterrand, "Le Monde", 26 mai 1994.



"Sarajevo-Tango", c'est d'abord une histoire pleine de fureur, comme seul Hermann peut en raconter.

s'émousse. L'indifférence générale gagne du terrain. Le "trop c'est trop" quotidien engendre chez les spectateurs, ceux-ci pris au sens propre comme au figuré, la démobilisation, l'apathie. Zapping.

La motivation

C'est clair : les interventions d'Hermann reposent sur les liens d'amitié qui l'attachent à Ervin Rustemagic. Sans cela, *Sarajevo-Tango* n'aurait jamais vu le jour.

Bien sûr, nombre de gens ont vécu, vivent et vivront l'angoisse de ne rien pouvoir faire afin de venir en aide à un être cher, parent ou ami, menacé à chaque instant de disparaître à jamais. Il ne leur

est pas même donné de pouvoir hurler leur indignation à la face des responsables.

Mais Hermann, lui, écrit et dessine. Sa voix, ses armes, ce sont la lettre et l'image. Depuis une bonne trentaine d'années, ses albums sont lus par des dizaines et des dizaines de milliers de lecteurs. Il a souvent dénoncé l'injustice, la folie des hommes, l'inextinguible soif de pouvoir, la manipulation (*).

Les sujets ne manquent pas, n'est-ce pas ? La

(*) C'est le cas de la série "Jeremiah", dont la plupart des dix-huit titres traitent de la soif de pouvoir et des abus que celui-ci génère. Lire aussi, d'Hermann encore, et à propos de l'emprise occulte de certains pouvoirs sur la politique de certains pays, *Missié Vandisandi*, collection "Aire Libre", chez Dupuis également.



— Des frappes de l'Otan ? Tu n'y penses pas sérieusement, Bouhou ?
— Cher lord "Oh, When!", pas de panique. Dans quelques jours, on leur dira que ce n'est pas possible...
— Les gens voudront savoir pourquoi ce n'est pas possible...
— La raison est toute trouvée : le terrain ne s'y prête pas.
— Parfait! On ajoutera l'analyse d'un haut gradé de l'armée de l'air.
— Sans oublier que l'armée serbe est la quatrième au monde.
— Heuheu... Pas la quatrième. Ça, c'est ce qu'on avait dit de l'armée d'Iraq.
— Ah ? On avait déjà...?
— Eh bien, oui. Fallait justifier ce qu'on leur a mis sur la figure. Souviens-toi, le président Bush, main sur la sainte Bible. Moralité... pétrole.

Extrait de *Sarajevo-Tango*, planche 31, Hermann, Editions Dupuis, 1995.

planète entière n'est-elle pas secouée par nombre de conflits ? Partout le sang coule, les crimes restent impunis, les assassins et leurs complices siègent avec arrogance et en toute quiétude parmi les hommes de pouvoir — pouvoir et corruption apparaissent d'ailleurs comme synonymes, tout comme diplomatie et hypocrisie —, l'argent est maître du monde et des âmes, les mots "purification ethnique" et toute l'horreur de leur contenu ont été banalisés jusqu'à l'écoeurement.

Ervin et les siens à l'abri depuis septembre 93 — enfin! —, Hermann entretiendra durant plus d'un an et sans discontinuer l'idée de transmettre, non l'histoire de son ami ou le récit de leur commune désillusion, mais le désappointement et la fureur

qui n'ont cessé de vibrer en lui.

Un énorme coup de gueule. Une catharsis.

Le scénario

Il s'agit d'une fiction, d'une histoire. Car Hermann est avant tout un auteur de bandes dessinées.

L'histoire, comme on l'a vu, est donc celle d'un ex-légionnaire, Zvonko Duprez, mercenaire payé pour arracher une enfant aux flammes de Sarajevo et la rendre à sa mère. Telle est la trame de *Sarajevo-Tango*.

Pas question de trémolos ici, ce serait mal connaître Hermann. La gamine est une peste, et c'est uniquement pour l'argent que Duprez s'introduit dans Sarajevo, non par grandeur d'âme.

Le 21 février 1992 est créée la Force de protection des Nations unies (Forpronu). Aujourd'hui encore, cette force, dont la mission est notamment de "parvenir à un règlement politique pacifique de la crise yougoslave", est déployée en Croatie, en Bosnie-Herzégovine et en Macédoine. Mais cela ne doit pas masquer l'échec jusqu'à présent essuyé par l'Onu dans la résolution de ce conflit.

Pierre Seigneur, *L'ONU*, collection "Qui, quand, quoi ?", Hachette Livre, 1995.

2,58 milliards de dollars, tel est le budget de l'Onu pour l'exercice biennal de 1994.

(Ibidem.)

1,2 milliard de dollars, c'est le coût de l'opération de maintien de la paix — la Forpronu — la plus coûteuse à fin 1994.

(Ibidem.)



Ce n'est pas la haine qui motive Zvonko Duprez, mais pas davantage la compassion. C'est tout simplement l'argent.



Zvonko n'est pas le Rambo monolithique et incroyable, offrant par pellicule interposée aux gens d'Amérique et d'ailleurs — jusque chez nous, bien entendu — une revanche infantile, dérisoire, afin de panser la honte toujours cuisante du désastre vietnamien ou, plus généralement, de la justice bafouée en permanence sous tous les cieus.

Si Zvonko Duprez, dont grande est l'expérience du baroud, exerce son métier avec le savoir-faire, la prudente audace, le cynisme et l'apparente désinvolture du professionnel aguerrri, il n'est pas interdit de penser qu'Hermann a dû mettre du sien dans le personnage. Et même, n'a-t-il pas imaginé, aux plus sombres moments de la désespérance, d'aller lui-même tirer l'ami et sa famille du piège

qui s'était refermé sur eux ?

Le pamphlet n'est pas loin, ni la diatribe. La violence des sentiments, nourrie par des mois d'inquiétude, de déception, d'impuissance et de rage rentrée, n'est certainement pas étrangère à la violence du scénario.

L'intention

Hermann n'y va pas de main morte. Femmes, hommes, associations, mouvements et organisations dignes de respect n'apparaissent pas dans *Sarajevo-Tango*. Ceux qui ont pris fait et cause pour la justice en payant souvent de leur vie cet engagement ne figurent pas dans cette histoire. Ce que certains rares décideurs ont pu faire de bien



Dès le début de leur mandat, les Casques bleus ne se sentaient certes guère soutenus, mais ils pouvaient nourrir l'illusion de pallier leur manque de moyens par la prise de quelques initiatives. Or, désormais, ils ont l'impression que chaque fois qu'un homme politique se manifeste, cela se traduit sur le terrain par une entrave supplémentaire. Les pesanteurs administratives du "machin" onusien, comme le dénommait le général de Gaulle, font que les résolutions du Conseil de sécurité mettent des semaines, voire des mois, avant de pouvoir se concrétiser sur place (*).

Gabriel Plisson,
Mourir pour Sarajevo, Editions
 In Fine, 1994.

(*) Quand elles se concrétisent.
 (N. D. É.).

n'est pas mentionné ici. Ce n'est pas du tout le propos de l'auteur.

Il n'est évidemment pas naïf au point de voir les bons d'un côté, les mauvais de l'autre. Mais son dessein n'est pas de peser le pour et le contre.

Son but est de démasquer les menteurs qui, à l'abri de leur parapluie ruisselant, soutiennent qu'il ne tombe pas une seule goutte. Sa préoccupation, c'est de montrer du doigt — ou, plutôt, à coups de crayon rageurs — les vrais coupables de non-assistance à personnes en danger et de complicité de meurtre.

La caricature

C'est, par exemple, avec une ironie mordante que

le dessinateur caricature les hauts responsables de l'Onu en les représentant confortablement installés dans un énorme bloc de fromage où chacun a fait son trou (planche 6), et qui est censé figurer le célèbre immeuble d'acier et de verre au bord de l'East River, à New York.

Quant aux Casques bleus de la Forpronu, lancés entre le marteau et l'enclume dans une véritable mission impossible, littéralement paralysés par les sempiternelles tergiversations et autres faux-fuyants des décideurs, surnommés «Smurfs» (Schtroumpfs) par les habitants de Sarajevo, Hermann les dote d'un casque vaguement schtroumpfien, symbole à ses yeux de l'inutilité des interventions velléitaires de l'Onu dans l'ex-

Les Nations unies ne sont pas mortes d'impuissance pour avoir manqué de moyens et d'argent, ni même pour avoir trahi leur charte. Elles sont décédées en Bosnie-Herzégovine pour avoir contribué à jeter bas tous les principes sur lesquels était censé reposer l'ordre régissant les relations entre les Etats. Pour avoir participé activement à la destruction du système de valeurs international. Personne ne les a tuées. Elles se sont suicidées. Mais les Nations unies n'en ont pas disparu pour autant. Elles continuent à mener leur train dispendieux. A vivre leur vie inutile. L'immeuble de verre de l'East River ne s'est pas effondré. Il abrite toujours les futiles palabres et les palinodies de nuées de bureaucrates et de fonctionnaires poltrons.

Zlatko Dizdarevic et Gigi Riva,
J'accuse l'ONU,
 Calmann-Lévy, 1995.



"Aire Libre": la grande BD a sa griffe. Avec "Sarajevo-Tango", Hermann le confirme.

Yougoslavie déchirée (*).

L'éditeur

Dupuis fait sienne la démarche d'Hermann, car c'est le devoir de chacun de hurler contre les loups, de cesser d'accorder une confiance aveugle aux tribuns bavards qui trompent le monde entier. Et chacun peut le faire dans la mesure de ses moyens. Pas plus que pour Hermann, la crainte de déplaire ne peut prendre le pas sur l'impérieuse nécessité de refuser l'inacceptable.

Contrairement à ce que certains d'entre eux prétendent parfois, les éditeurs ne découvrent pas les auteurs et leurs œuvres.

Un auteur existe, et son œuvre. L'éditeur n'est nullement contraint d'éditer celle-ci. C'est sa liberté et son choix.

Mais lorsque la gravité du propos, la qualité de l'auteur, la force du scénario alliée à celle du dessin, lorsque tout cela est offert au regard de l'éditeur, il n'y a pas deux façons de réagir. Une seule s'impose : éditer. Et par profonde conviction.

La collection "Aire Libre"

Parmi les quelque vingt-cinq titres que compte aujourd'hui la collection "Aire Libre", plusieurs trai-

(*) Il n'en reste pas moins que, au 1^{er} janvier 1994, les Casques bleus avaient à déplorer 700 morts et quelque 800 blessés. Source : *Mourir pour Sarajevo*, Gabriel Plisson, Editions In Fine, 1994. (N.D.É.)



La menace de la force sera agitée non pour arrêter l'agression, mais seulement pour secourir les Casques bleus. Ceux-ci deviendront une fin en soi, et même un alibi : pour refuser une action militaire contre l'agresseur, on fera valoir qu'elle mettrait en danger les Casques bleus déjà sur place. Ces derniers, en application des ordres reçus, devront accepter de la part des combattants serbes, et plus tard des autres belligérants, toutes sortes d'entraves et d'avaries. Le 8 janvier 1993, un ministre bosniaque, Hakija Turajlic, sera assassiné par un milicien serbe à l'intérieur d'un véhicule militaire français de l'Onu.

Paul Garde, *Vie et mort de la Yougoslavie*, Fayard, édition augmentée, 1994.

Un signal clair a été donné au monde : l'agresseur reste impuni, l'agression paie. L'exemple peut être suivi n'importe où. Le conflit yougoslave nous a fait entrer, peut-être sans retour, dans le "nouveau désordre mondial".

(Ibidem.)

(À suivre.)

tent de faits sociaux, de politique-fiction ou de politique tout court. Souvent pour stigmatiser l'exploitation de l'homme par l'homme, la bêtise, l'avidité, le cynisme, le crime (*).

Voltaire fit grincer sa plume satirique en écrivant *Candide*, afin d'offrir un miroir à ses contemporains qui pouvaient ainsi se voir tels qu'ils étaient et non comme ils feignaient d'être.

Sans les auteurs, et dans quelque domaine que ce soit de la création — du théâtre au cinéma, de la peinture à la sculpture, de la poésie à la chanson, de

la littérature à la BD —, qui dirait leur fait à ceux qui s'imaginent être au-dessus de tout soupçon ? Qui briserait le silence de la majorité... silencieuse ?

Le regard ironique, parfois sévère ou scandalisé des scénaristes et des dessinateurs sur le monde qui les entoure ne les empêche cependant pas, comme on l'a dit à propos d'Hermann, d'être conteurs avant tout.

On le sait depuis quelques années maintenant, l'ambition d'"Aire Libre" est d'offrir un espace de liberté à des auteurs en pleine possession de leur talent et, au lecteur, des ouvrages marquants, susceptibles de passionner, capables d'émouvoir.

Le *Sarajevo-Tango* d'Hermann s'inscrit tout à fait dans cette ligne.

(*) Parmi d'autres : *S.O.S. Bonheur*, de Griffo et Van Hamme, *La Guerre éternelle*, de Marvano et Haldeman, *La 27e lettre*, de Will et Desberg, *Les Oubliés d'Annam*, de Lax et Giroud, *L'Oiseau noir*, de Dethorey et Le Tendre...